

Bons-Enfants était paisible, et dans le café Fuchs on n'avait jamais entendu que le bruit des chopes et des canettes.

Enfin voilà comme les choses changent du jour au lendemain.

Un grand nombre de buveurs se pressaient dans l'établissement. On nous servit le café d'abord, ensuite de la bière. De tous côtés on entendait dire que Guizot avait le dessus, qu'on allait empoigner les émeutiers.

On buvait, on riait. Dehors tout s'apaisait. De temps en temps quelques buveurs entraient encore, mais il en sortait beaucoup plus. Le cafetier allait d'une table à l'autre, disant :

« Vous ferez bien, messieurs, de partir, car la rue sera gardée. On commencera les arrestations ce soir. Tous ceux qu'on trouvera dehors, après onze heures, seront pris. Je tiens à vendre ma marchandise, mais je tiens encore plus à mes pratiques. »

Il connaissait le père Perrignon, et s'arrêtant près de nous, en lui présentant sa grosse tabatière de carton :

« Allons, une prise... et puis, en route ? » disait-il.

Le vieux Perrignon lui demanda :

« Vous nous chassez ? »

—Non !... mais je vous parle pour votre bien.

—Mêlez-vous de vos affaires ! lui dit alors Perrignon.

—Comme vous voudrez, répondit Fuchs ; si l'on vous arrête, ça ne me fera ni chaud ni froid. »

Il s'en alla d'un air de mauvaise humeur à la table voisine.

Le café se vidait de plus en plus.

Ce qui me revient le mieux, c'est qu'Emmanuel ayant dit, comme tout le monde, que le mouvement était arrêté, le père Perrignon, se penchant sur les coudes entre nous, lui répondit tout paf :

« Au contraire, c'est maintenant que le mouvement commence. Les ouvriers, jusqu'à cette heure, se méfiaient de la garde nationale, mais ils voient que Louis-Philippe et Guizot n'ont pas osé faire battre le rappel ; ils voient que tout ira bien ; car, lorsque la garde nationale et le peuple marchent ensemble, qu'est-ce qui peut leur résister ? Est-ce que toute l'armée n'est pas tirée de la bourgeoisie et du peuple ? Est-ce que les soldats sacrifieront père et mère, pour soutenir M. Guizot ? Le roi, des ministres et deux ou trois cents députés satisfaits, — dont les trois quarts sont des fonctionnaires, — se trouvent d'un côté, et la nation de l'autre. Si vous pouviez entrer cette nuit dans les maisons du faubourg Saint-Antoine, ou du faubourg Saint-Marceau, vous verriez que tout se prépare. Les femmes font comme toujours : elles résistent... elles ne tiennent qu'à la couvée !... mais les hommes et les garçons s'apprêtent. Dans plus d'un endroit on retire de dessous les tuiles le vieux fusil de 1830 ; et partout où monte un peu de fumée, je vous réponds qu'on coule des balles. Plus tout paraît tranquille, plus tout menace. Je ne comprends pas que Louis-Philippe, qu'on dit si fin, ait laissé venir les choses jusque-là. Demain cela commencera ; si ce n'est pas cette nuit. »

Il pouvait être onze heures quand il nous disait cela, et sauf deux ou trois buveurs des environs, tout le monde était parti.

Nous nous levâmes aussi pour retourner chez nous, rêvant à ce que nous venions de voir et d'entendre. Perrignon paya et nous sortîmes. Il faisait tellement noir dehors, qu'on n'a jamais rien vu de pareil ; pour gagner le coin de la rue, il fallait tâter les murs : plus un seul bec de gaz, plus un seul réverbère allumé. Et dans cette ville de Paris, où les voitures roulent comme un torrent jour et nuit, on n'entendait rien ; on aurait cru que tout était mort.

Dans la rue Saint-Honoré seulement, vers le Palais-Royal, nous entendions venir cinq ou six chevaux au pas ; et nous étant arrêtés pour écouter, nous entendîmes aussi cliqueter des fourreaux de sabres.

Alors Perrignon nous dit tout bas :

« Chut ! ce sont des rondes qui se promènent pour empêcher les barricades... Des chasseurs ou des dragons... S'ils nous entendaient, ils viendraient ventre à terre. »

Nous continuâmes à marcher doucement, le long des maisons. Mais presque aussitôt, du côté de la Halle, d'autres pas de chevaux arrivèrent à notre rencontre, et Perrignon, d'une voix nette, s'écria tout bas :

« Halte ! nous sommes pris entre deux piquets. Effacez-vous dans les portes ! »

Ce que nous fîmes.

Deux minutes après, cinq ou six cavaliers passaient près de nous, écoutant et regardant comme à l'affût. Heureusement le temps était très sombre, car avec une seule étoile au ciel ils nous auraient vus. Mais eux nous les voyions bien au milieu de la rue, à quinze pas avec leurs casques, — le petit plumet droit — et l'éclair bleu de leurs sabres. Ils s'arrêtaient pour écouter... Leurs chevaux, en grattant le pavé, faisaient un bruit qu'on pouvait entendre sur les toits. C'étaient des dragons. Ils ne disaient rien et finirent par continuer leur ronde.

A cent pas plus loin, les deux piquets se réunirent, et tout à coup ils repassèrent comme le vent. Les étincelles sautaient des pavés. Longtemps nous entendîmes ce bruit terrible du galop, qui se prolongeait dans le silence jusque derrière les Halles.

« En route ! nous dit alors le père Perrignon. »

Nous gagnâmes la rue du Louvre, puis le Pont-Neuf et le quartier Latin, sans rien de nouveau.

XXIV

Le lendemain, au petit jour, le mouvement de la rue recommença comme à l'ordinaire. En descendant, je regardai dehors par la lucarne du cinquième, rien n'était changé ; le vieux quartier plein de boue, avec ses cheminées innombrables, ses girouettes, sa Sorbonne, son hôtel de Cluny, ses marchands d'habits, ses porteurs d'eau, ses êtres déguenillés, était toujours là.

Qu'est-ce que deux mille, quatre mille, dix mille individus qui se fâchent et veulent des changements, dans une ville pareille ? C'est comme si deux ou trois mendiants se révoltaient à Saverne, et qu'on envoyât la garde pour les prendre. C'est encore moins parce que personne ne dit : « Jean-Claude, ou Jean-Nicolas, viennent d'être mis au violon. »

Enfin, c'était le même spectacle que la veille ; il pleuvait, et je descendis en pensant :

« Nous avons cassé les vitres de la Chambre, et c'est comme si nous n'avions rien fait. Le vieux Perrignon voit tout en rose ; il se figure que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine ont coulé des balles cette nuit et qu'ils ont retrouvé les fusils de 1830 ; mais ces ouvriers se moquent bien de la réforme ; ils n'ont pas un *caboulot* pour entendre crier du matin au soir qu'on ne peut pas vivre sans la réforme. Allons, Jean-Pierre, la révolution est finie, pourvu que cela ne devienne pas pire. »

Et rêvant à ces choses, je me rappelais que nous avions promis de revenir travailler la veille au soir ; je m'attendais à recevoir des reproches, ce que je trouvais juste, puisque nous avions manqué de parole. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant dans notre cour, de rencontrer M. Braconneau et Mlle Claudine, seuls sous le hangar. Le vieux maître dressait des planches contre le mur ; il parut étonné de me voir.

« C'est vous, Jean-Pierre ? me dit-il. »

—Oui, M. Braconneau. Vous m'excuserez si je ne suis pas venu travailler à la nuit ; nous sommes rentrés si tard !

—Oh ! si ce n'était que cela, dit ce brave homme en souriant d'un air triste.

Je lui demandai :

A suivre